

Les « Réflexions philosophiques et politiques » de Juan Wenceslao Barquera : un intellectuel de la Nouvelle-Espagne face aux troubles du pouvoir

ALEXANDRA TESTINO-ZAFIROPOULOS

*En tiempos de guerra
Todos batallan
Unos con las letras
Otros con las armas¹*

*En temps de guerre
Tous bataillent
Certains se servent des lettres,
D'autres se servent des armes.*

Un contexte historique sombre

Au début du XIX^e siècle, l'Amérique espagnole connut une série de mouvements politiques et sociaux qui eurent d'importantes répercussions du nord au sud du vaste continent. Pour comprendre ces mouvements, il faut tenir compte des différents faits qui se sont produits à cette époque et de tout ce qui a pu influencer leur déroulement. Il faut se souvenir d'abord que, dès la fin du XVIII^e siècle,

1. Juan Wenceslao Barquera, *Refutación de un español americano a los principales artículos de las proclamas de José Bonaparte. Que de orden del Superior Gobierno se han quemado públicamente por mano de verdugo en esta capital*, Mexico, 1810, [s. p.].

l'indépendance des États-Unis avait profondément marqué ses plus proches voisins qui, eux, dépendaient encore de la monarchie espagnole. Après une longue et douloureuse guerre, l'Angleterre avait fini, en effet, par reconnaître l'indépendance de ses anciennes colonies. On sait que, rapidement, des exemplaires de la Constitution fédérale et de la Déclaration d'indépendance, traduits en espagnol, circulaient au Mexique et ailleurs. Ces textes étaient le plus fréquemment introduits par des commerçants nord-américains cherchant à développer un marché libéré du monopole espagnol². Mais, malgré cet événement majeur qui bouscula l'ordre politique de l'époque, l'Espagne n'avait pas vraiment témoigné envers ses terres américaines, d'une ouverture gouvernementale permettant une plus large autonomie de ses vice-royautés. Au contraire, dans ces territoires, les postes stratégiques les plus importants furent longtemps dominés par des Espagnols péninsulaires. D'où le fait qu'une sorte de méfiance envers la population locale et « créole » s'établit. Néanmoins, comme l'assure John Lynch, l'influence des États-Unis ou de l'Europe dans le processus d'émancipation des terres hispaniques « est très difficile à mesurer³ ». Ce qui est certain c'est que cette influence eut un rôle important, de la même manière que les échos de la Révolution française, le mouvement de l'Illustration ou les écrits philosophiques ont, eux aussi, contribué à former la pensée hispano-américaine du début du XIX^e siècle.

2. Voir l'étude précise de Arthur Preston Whitaker, *Estados Unidos y la Independencia de América Latina* (1800-1830), Buenos Aires, Editorial Universitaria de Buenos Aires, 1964.

3. John Lynch, *Las Revoluciones Hispanoamericanas, 1808-1826*, Barcelone, Ariel, 2010, p. 28. Voir aussi à ce propos Angel Bahamonde & Jesús A. Martínez, « La independencia desde América », in *Historia de España siglo XIX*, Madrid, Cátedra, 2001 : « L'impact [de ces événements] doit être relativisé, sans oublier, comme le dit Joseph Perez, que l'émancipation hispano-américaine n'est pas une simple imitation ni un épiphénomène des révolutions qui clôturent le XVIII^e siècle », p. 107. Voir également *Iberoamérica 1812-2012*, Buenos Aires, Edaf, 2013, p. 18 : « Les mouvements qui ont conduit à l'indépendance des colonies que l'Espagne et le Portugal avaient sur le continent américain peuvent être considérés comme un ensemble de divers processus qui, de façon plus au moins intense, ont impacté la société et son organisation, surtout en ce qui concerne la politique dont le résultat final a été, sinon déterminé, fortement influencé par les différentes conjonctures internationales qui ont eu lieu au XIX^e siècle en Europe et aux États-Unis » (traduit par nos soins).

Il ne s'agit évidemment pas pour nous d'étudier ici de manière exhaustive les multiples éléments du contexte historique de l'époque qui nous éloigneraient de notre sujet ; mais certains aspects doivent être rappelés pour mieux saisir le discours de Juan Wenceslao Barquera que nous nous proposons d'analyser parce que ces aspects sont paradigmatiques de l'engagement de cet intellectuel dans la littérature politique de l'époque. Précisons que nous étudierons essentiellement deux textes de J. W. Barquera, publiés entre 1808 et 1810 : *Las Reflexiones filosófico-políticas sobre los últimos sucesos de la Francia, heroísmo de la España y fidelidad de las Américas* (1808) et *Refutación de un español americano a los principales artículos de las proclamas de José Bonaparte* (1810)⁴.

La production littéraire de cet intellectuel mexicain relevant surtout de son activité de journaliste dans la presse mexicaine de l'époque est très vaste, riche et passionnante. Cependant nous nous en tiendrons, pour cet article, à mettre en relief quelques traits caractérisant les écrits de cet auteur publiés dans un moment décisif pour l'histoire de l'Espagne et, par conséquent, de l'Amérique hispanique. En effet, entre 1808 et 1810 une série d'événements historiques de grande ampleur ont eu lieu dans la péninsule. Rappelons ici brièvement la situation : le roi Charles IV, si bien représenté par Goya dans tous ses tableaux évoquant la Cour, gouvernait l'Espagne avec l'aide de la figure omniprésente de son ministre Manuel Godoy dont la renommée et les actions politiques, pour le moins déplorables, éclaboussèrent son règne. À l'ombre de ces deux figures se trouvait une reine attirée par les charmes du ministre manipulateur et il y avait également le fils aîné du roi, le prince Ferdinand, dont la rivalité avec Godoy était notoire. Les problèmes internes de la monarchie des Bourbons d'Espagne constituaient donc un point faible dont Napoléon Bonaparte sut parfaitement tirer profit. Contrairement à Charles IV, Napoléon jouissait alors partout d'une reconnaissance hégémonique. Les succès obtenus en Autriche, Russie et en Prusse lui assurèrent la constitution d'un pouvoir qu'il voulut imposer aussi en Europe occidentale. Bien que la défaite de Trafalgar fût pour lui un choc difficile à surmonter, l'empereur français n'abandonna pas pour autant l'idée d'étendre son emprise, en particulier au-delà des Pyrénées. « Le

4. *Les réflexions philosophiques et politiques concernant les derniers événements qui ont eu lieu en France, héroïsme de l'Espagne, et fidélité des Amériques*; Archivo Histórico Nacional, Estado, 57, E. et *Refutación d'un Espagnol Américain face à la proclamation de Joseph Bonaparte*, op. cit.

principe constitutif de l'Europe napoléonienne, c'est la conquête » comme le signale l'historien Jean-Pierre Bois⁵.

L'Espagne servant aussi à Napoléon de solide appui pour développer sa politique antibritannique qui trouva son ultime expression dans le traité de Fontainebleau. Fort de son influence, l'empereur établit par ce traité les modalités de partage du Portugal entre les puissances françaises, espagnoles et l'Étrurie. Ce traité autorisait les troupes napoléoniennes à entrer librement dans le territoire hispanique sous prétexte de la nécessité de traverser ce territoire pour rejoindre le Portugal. Mais, naturellement, la méfiance des Espagnols qui commençaient à voir les troupes napoléoniennes envahir leur pays se fit rapidement manifester. Le roi Charles IV, face à l'inquiétude de son peuple, rédigea d'ailleurs, le 16 mars 1808, une proclamation à l'intention de ses vassaux pour calmer les esprits impatientes :

Mes très chers vassaux : votre noble inquiétude dans ces circonstances représente un nouveau témoignage démontrant les véritables sentiments de votre cœur [...] mais je me presse ici de vous rassurer [...]. Respirez tranquillement : sachez que l'armée de mon cher allié l'Empereur des Français traverse mon royaume avec des idées de paix et d'amitié⁶...

Pourtant, et nous le verrons, les idées de Napoléon Bonaparte étaient bien éloignées de toute perspective de paix et d'amitié.

Au même moment, les conflits internes entre Charles IV et son fils, Ferdinand, qui voulait écarter le ministre Godoy du pouvoir, aggravèrent la situation politique. Le peuple espagnol réagit donc d'une double manière : premièrement, il répondit vaillamment à ce qui fut vécu comme une « invasion » napoléonienne du pays, mais il s'éleva aussi contre la situation chaotique du gouvernement hispanique. Le *Motín de Aranjuez* (l'Insurrection d'Aranjuez) éclata en effet en ce mois de mars 1808. Godoy fut alors contraint de renoncer au pouvoir et le roi Charles IV lui-même dut abdiquer en faveur de son fils Ferdinand. Face à cette crise qui dérangeait fortement les desseins de l'empereur français, Napoléon décida de réunir de façon stratégique la famille royale espagnole à Bayonne, c'est-à-dire

5. Jean-Pierre Bois, *L'Europe à l'époque moderne. Origines, utopies et réalités de l'idée d'Europe, XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1999, p. 306.

6. Le Roi d'Espagne, Charles IV, Palais royal d'Aranjuez, 16 mars 1808, publié dans la *Gaceta de Madrid*, 18 mars 1808, in Fernando Diaz-Plaja, *Historia de España en sus documentos, siglo XIX*, Madrid, Cátedra, 1983, p. 30. (Traduit par nos soins.)

en territoire français, pour contrôler au mieux la situation. Sous prétexte de trouver une solution au conflit, Napoléon réussit à imposer sa volonté. Ce fut en effet l'intelligence stratégique de Bonaparte qui domina l'entrevue de Bayonne (que certains historiens appellent d'ailleurs « guet-apens » de Bayonne). Les représentants de la monarchie hispanique, littéralement pris au piège et sans véritable solution de repli, durent céder à la pression française et acceptèrent que le pouvoir échoue dans les mains de Joseph Bonaparte⁷, frère de Napoléon. Les nouvelles des événements de Bayonne arrivant en Espagne, une émeute éclata à Madrid contre les troupes de Murat. C'est le début de ce qu'on appellera « la Guerre d'indépendance » qui va durer six ans⁸. Le soulèvement populaire et patriotique madrilène du 2 mai 1808 – épisode représenté aussi par le pinceau de Goya qui sut accentuer magistralement dans sa toile le côté sacrificiel et tragique de la résistance du peuple madrilène – marqua à jamais l'histoire de l'Espagne et, par conséquent, l'histoire de l'Amérique espagnole.

Les répercussions de Bayonne en Nouvelle-Espagne : l'événement à travers quelques plumes

C'est au début du mois de juin 1808 qu'arrivent au Mexique les nouvelles de la péninsule : d'abord la chute de Godoy et la proclamation de Ferdinand VII comme nouveau roi, ce qui a été reçu de manière jubilatoire. Mais l'état de liesse ne durera pas longtemps, car vers la fin de ce même mois de juin les Mexicains apprirent l'issue de l'entrevue de Bayonne comme le déclenchement de la révolte de Madrid du 2 mai. L'*Ayuntamiento* (conseil municipal) de Mexico⁹, célébra alors une session extraordinaire en juillet par laquelle les membres réunis demandèrent de ne pas reconnaître l'abdication du nouveau roi Ferdinand VII en faveur de Joseph Bonaparte et de s'opposer fermement à toute injonction qui vien-

7. Signalons néanmoins qu'une partie de la population espagnole se rallia à Joseph Bonaparte ; on les appellera donc les « afrancesados ». « Joseph I^{er} mit en place le nouveau pouvoir avec le soutien du courant “afrancesado” (parti pro-français) », Raphaël Carrasco, *L'Espagne classique, 1474-1814*, Paris, Hachette, 1992, p. 198.

8. « La guerre d'indépendance espagnole fut la première des guerres de libération nationale que l'hégémonie napoléonienne devait déclencher en Europe (elle sera suivie de celles de Russie en 1812 et d'Allemagne en 1813) », *ibid.*, p. 199.

9. J. E. Hernández y Dávalos, *Collección de documentos para la historia de la Guerra de la Independencia de México, 1808 a 1821*, Krais Reprint, vol. I, 1968.

drait de la part de ce nouveau gouvernement. Les Mexicains considérant que les Bourbons d'Espagne avaient été contraints et violents par l'empereur des Français, s'accordèrent également, lors de cette session extraordinaire, à défendre les domaines de l'Amérique pour que ces terres continuent à appartenir à « ses légitimes et augustes souverains ».

Parallèlement aux décisions institutionnelles, des représentants de la société civile, des membres du clergé, des journalistes, des avocats, commencèrent à évoquer dans leurs écrits, une entière « fidélité » à Ferdinand VII. Comme l'étude approfondie de l'historien Marco Antonio Landavazo¹⁰ l'indique, une sorte de « sacralisation » du roi a eu lieu alors en Nouvelle-Espagne dans les années 1808 et 1809, comme réponse à la situation traumatique vécue par le monarque et sa famille à Bayonne. Le « climat émotionnel » créé par ces néfastes nouvelles, les craintes suscitées par la mise à l'écart des Bourbons, les incertitudes concernant les terres américaines et en particulier celles de la Nouvelle-Espagne, ont produit des réactions de loyauté, de fidélité, que l'on peut qualifier d'exacerbées, mais qui, il faut le souligner, dureront un laps de temps assez bref. Disons succinctement que l'image du roi Ferdinand VII connaîtra une évolution passant de la « vénération » au « blâme » dans cette période que nous pouvons situer entre les premières années du XIX^e siècle et l'époque de l'indépendance. Le retour de Ferdinand VII au pouvoir, après la chute de Napoléon en 1814, a produit un véritable désenchantement dans les terres américaines. La figure despotique et arbitraire du monarque a déçu tous ceux qui l'avaient pourtant soutenu au départ. L'opposition américaine valorisa dorénavant un gouvernement autonome, « patriotique », soucieux du peuple mexicain trop longtemps dominé par la métropole.

La situation politique était très complexe. Au sein même de la société mexicaine existaient des divergences entre les groupes qui se revendiquaient de l'héritage indien, les Espagnols qui dominaient encore la sphère politique et économique, et les « *criollos* », nés dans les terres de Nouvelle-Espagne mais dont les familles étaient originaires de la péninsule. Au fil des années et particulièrement à partir du XVIII^e siècle, apparut ce qu'on pourrait appeler une prise de conscience de la « spécificité » américaine, surtout dans le monde créole. La volonté de s'affranchir de la domination de la péninsule

10. Marco Antonio Landavazo, « La sacralización del Rey. Fernando VII, la Insurgencia Novohispana y el derecho divino de los reyes », *Revista de Indias*, vol. LXI, 221, 2001, p. 67-90.

se fit de plus en plus pressante. Après plusieurs tentatives, l'éloignement définitif se produisit ; en 1821, l'indépendance du Mexique sera proclamée après de multiples mouvements contestataires, des manifestations et des révoltes¹¹.

Après ce rappel du contexte historique, nous nous attacherons à l'analyse du discours spécifique apparu en Nouvelle-Espagne entre 1808 et 1810 et en particulier, comme nous l'avons dit plus haut, nous étudierons deux écrits du journaliste et intellectuel Juan Wenceslao Barquera. Ces écrits, qui mettent surtout en valeur la « fidélité » au roi d'Espagne, ne peuvent cependant se comprendre sans tenir compte du rejet envers le « tyran » Napoléon Bonaparte. La rhétorique se mettra alors au service de la résistance. Comme le disent si bien les vers de Barquera que nous avons mis en exergue au début de cet article : « *En temps de guerre/ tous bataillent/ certains se servent des lettres,/ d'autres se servent des armes* ».

Dire l'engagement

Juan Wenceslao Barquera¹² est né au Mexique en 1779, à Querétaro. Ses parents étaient des Espagnols de la région des Asturies (San Vicente de la Barquera). Il a étudié le latin au Collège de San Javier de Querétaro et la philosophie au Collège de Tlatelolco. Il a poursuivi ensuite ses études dans la capitale, Mexico, où il obtint le titre d'avocat vers 1807. Très vite il a travaillé au *Diario de México* où il publia maints articles. Il devint donc à la fois journaliste, politologue, homme de lettres et essayiste. La plume de Barquera était très appréciée de ses contemporains qui le sollicitaient souvent. Les collaborations furent nombreuses et fructueuses.

De la même manière qu'il y a eu une évolution dans les perceptions des faits historiques concernant notamment le rôle du roi Ferdinand VII à partir de l'entrevue de Bayonne jusqu'à l'Indépendance du Mexique, le discours de Juan Wenceslao

11. La bibliographie concernant l'indépendance du Mexique étant très exhaustive, nous nous limitons ici à citer seulement quelques auteurs : Antonio Gutiérrez Escudero, « El inicio de la Independencia de México : el cura Hidalgo », *Araucaria, Revista Iberoamericana de Filosofía, política y Humanidades*, Año 10, 19, 2008 ; Miguel Molina Martínez, « Pactismo e Independencia en Iberoamérica, 1808-1811 », *Revista de estudios colombinos*, avril 2008, p. 61-74 ; Manuel Ballesteros Gaibrois, *Historia de América*, Madrid, ed. Itsmo, 1989. Le premier soulèvement contre la vice-royauté est connu sous le nom de « *Grito de Dolores* » de Miguel Hidalgo en 1810.

12. *Diccionario Porrúa : Historia, biografía y geografía de México*, Mexico, Ed. Porrúa, 1995.

Barquera connu, lui aussi, une évolution accompagnant presque synchroniquement ce mouvement. Plus les Mexicains s'éloignent de l'autorité de Ferdinand VII, plus Barquera adhère aux nouvelles idées indépendantistes qui fourmillent dans son pays. Cette adhésion dut pourtant se faire parfois très discrète, comme nous le verrons plus loin.

Dès 1811, Barquera collabore à la publication d'*El mentor Mexicano* (Le mentor mexicain) journal très apprécié des intellectuels mexicains, imprégné d'un fort désir de diffuser la formation et l'instruction pour qu'elles soient accessibles au plus grand nombre. Dès les premières années de l'Indépendance, Barquera fut d'ailleurs le responsable de la rédaction de la *Gazette officielle* journal qui rendait compte des faits politiques et sociaux du moment. Barquera avait, sans doute, comme le dit Ernesto de la Torre Villar, « l'encre de l'imprimerie dans le sang¹³ ». Les journaux où il a travaillé « orientaient la société » tant du point de vue politique qu'économique, historique ou littéraire. Barquera et ses collaborateurs avaient comme but premier la formation intellectuelle de la population mexicaine dans différents domaines, parce qu'il y voyait la voie royale pour sortir « le Mexique de l'abîme¹⁴ » qu'il avait trop longtemps connu.

Juan Wenceslao Barquera occupa également des postes publics de premier plan. Il fut sénateur, ministre du Tribunal de Guerre et Marine et ministre du Tribunal de Justice. Mais, ce fut sans doute son appartenance à la « Société des Guadalupéens¹⁵ » et à la « Société des Amis du Pays » qui marqua le plus son engagement politique.

La « Société des Guadalupéens » s'était formée à partir de mouvements politiques contestataires de 1810. Sous l'égide de la Vierge de Guadalupe¹⁶, qui était un symbole fort pour le peuple

13. Ernesto de la Torre Villar, « Las sociedades de Amigos del Pais y Juan Wenceslao Barquera », *Revista de Historia Novohispana*, Estudios de Historia Moderna y contemporánea de México, Mexico, 24, 2002, p. 17.

14. *Ibid.*, p. 12.

15. Ernesto de la Torre Villar, *Los guadalupes y la Independencia*, Mexico, Ed. Jus, 1966.

16. Notre Dame de Guadalupe est considérée comme la patronne du Mexique. La Vierge serait apparue à un Indien mexicain, Juan Diego, s'adressant à lui en langue nahuatl (XVIII^e siècle). D'après Jean-Paul Duviols « c'est la vierge noire de Guadalupe – Extrémadoure – déjà vénérée en Espagne qui se transporte en Nouvelle-Espagne ». Dans la période des révoltes indépendantistes mexicaines, l'image de la Vierge de Guadalupe sera utilisée

mexicain, un groupe d'hommes engagés pour la liberté du pays créa cette organisation qui dut néanmoins rester secrète pour éviter les persécutions et les représailles. « La Société des Guadalupéens » unissait les sympathisants de l'indépendance dont les membres s'entraidaient pour affronter les différents défis qui se présentaient à eux dans cette période de troubles. À partir de 1814, lorsque l'absolutisme retourna à la couronne d'Espagne, les membres de cette association furent ouvertement recherchés, emprisonnés et punis.

La « Société des amis du pays » dont l'existence daterait de l'année 1822 (c'est-à-dire après la fin de la révolution mexicaine) faisait partie d'un projet dont le but était de transformer de manière profonde le Mexique et ses institutions pour donner à ce pays prospérité, richesses, liberté et instruction. Le siège principal de cette Société était dans la ville de Mexico, mais d'autres bureaux s'installèrent un peu partout dans le pays. Ces « corps patriotiques¹⁷ » répartis dans tout le territoire aidèrent aussi à la croissance du commerce, de l'industrie et de l'économie. Juan Wenceslao Barquera participa activement à cette organisation. Ses connaissances en droit, en économie et en politique furent essentielles pour la gestion et le devenir de cette organisation. Son livre : *Dissertación económico-política sobre los medios de aumentar la población de los Estados Unidos Mexicanos en su ilustración y riqueza* (Dissertation économique et politique sur les moyens d'augmenter la population des États-Unis Mexicains), texte où il développe ses idées progressistes, publié à Mexico en 1825, obtint le prestigieux prix du *Collège de San Ildefonso*.

Ce bref panorama de la vie et l'œuvre de Barquera suffit pour mieux nous introduire à la lecture des deux textes que nous avons cités au début.

Revenons donc à l'année *horribilis* de 1808 dont nous avons expliqué plus haut les enjeux politiques consécutifs pour l'Amérique, celle de la sinistre rencontre réunissant Napoléon et les Bourbons d'Espagne à Bayonne. Au mois de juin de cette même année arrivent en Nouvelle-Espagne les nouvelles de la chute de Godoy et de l'abdication du roi Charles IV en faveur de son fils Ferdinand VII. Dès le mois de juillet, la *Gazette de México* publia l'abdication du roi

maintes fois comme symbole de liberté. Voir J.-P. Duviols, *Dictionnaire culturel Amérique Latine*, Paris, Ellipses, 2000.

17. Ernesto de la Torre Villar, « Las sociedades de amigos del país y Juan Wenceslao Barquera », *Estudios de historia moderna y contemporánea de México*, UNAM, 24, juillet-décembre 2002.

d'Espagne face à l'empereur français. Juan Wenceslao Barquera prend alors sa plume pour exposer les faits et communiquer son analyse de la situation à travers ses « Réflexions philosophiques et politiques ». Il est intéressant de noter de ce point de vue que le premier argument utilisé par Barquera porte sur l'unité du peuple et sur la religion. Tout se passe comme si l'intellectuel mexicain voulait, avant toute chose, rappeler qu'il ne s'agit pas pour lui (pas pour l'instant en tous les cas) de mettre en cause les droits de la monarchie hispanique sur les terres d'Amérique. Il souhaite souligner, en revanche, combien la religion catholique représentait, d'une certaine manière, une garantie pour le maintien des droits du peuple mexicain. Car pour Barquera, la religion catholique possède « *más imperio sobre los hombres, que las leyes mismas* » ; c'est-à-dire qu'elle serait donc plus forte que la loi. Mais si Barquera insiste sur l'importance de la religion catholique, c'est surtout pour mettre en garde contre l'irrégion dont on accuse Napoléon Bonaparte. L'irrégion entraîne le désordre de l'esprit, affirme Barquera. Elle pousse à l'irrévérence et à la violence par excès d'orgueil. Orgueil facilement lisible sur cet empereur français, imbu de sa personne, qui n'hésita pas à se faire couronner par le « vicaire du Christ ». Acte fortement critiqué par les étrangers qui voyaient dans ce geste une manifestation supplémentaire de la superbe bonapartiste.

Mais il ne faut pourtant pas oublier que la France est un pays catholique, un pays qui a « adhéré au christianisme » comme le souligne l'écrivain ; et dès lors, il s'interroge : comment peut-elle alors se retrouver dans les mains d'un personnage si obscur ? Comment la France a-t-elle pu se laisser abuser par ce mécréant ? Comment a-t-on pu la pousser dans cette « fosse néfaste » ? : « [La France] a souffert misérablement des crises de la désunion pour s'être laissée halluciner [*sic*] par les principes de la fausse philosophie, la corruption des coutumes, et le libertinage le plus grossier ». Voilà donc une invective directe de l'auteur contre les nouvelles idées de ces « Voltaires » et autres « Rousseaux¹⁸ » considérés ici comme représentants des « antimonarchiques » conduisant la France vers l'abîme. L'auteur se place donc non seulement du côté de la monarchie espagnole, mais avant tout du côté de la monarchie tout court, puisque la chute du roi de France considérée ici comme une « infamie exécrable » a entraîné pour lui l'émergence du chaos personnifié dans la figure de Napoléon.

18. Dans le texte littéralement au pluriel « Volteres » et « Rousoos ».

L'opposition de Barquera à la Révolution française dans ces lignes est ferme et non ambiguë, l'idée étant évidemment de soutenir le bon roi Ferdinand VII tragiquement empêché d'exercer son droit par l'arrogance du Français. En outre, il est intéressant de voir la manière dont il défend la monarchie en même temps qu'il met en garde son propre territoire (quelques mois avant les révoltes mexicaines) contre toute manifestation antimonarchique. Dans un style quelquefois véritablement théâtral, Barquera n'hésite pas d'ailleurs à utiliser l'exclamation pour mieux dramatiser son propos : « [France], malheureuse nation dans les mains d'un étrange hypocrite ! », écrit-il, élargissant ensuite l'ampleur de sa compassion à toutes les nations dominées par l'abject personnage.

L'écrivain mexicain rappelle également dans ses *Réflexions* toutes les victoires napoléoniennes qui se terminèrent par la soumission forcée de populations entières se retrouvant ainsi sauvagement sous son joug. Le portrait dressé est implacable, Napoléon est pour Barquera non seulement orgueilleux, irrégieux et hypocrite, mais aussi machiavélique puisque ce serait lui et lui seul qui aurait ourdi, de bout en bout, la conspiration politique qui a conduit l'Espagne à sa ruine.

Autant l'image de Napoléon est dénigrée dans le texte de Barquera, autant celle de Ferdinand VII est sublimée. Le jeune roi fraîchement nommé, n'avait-il pas démontré face à son père ses grandes capacités et ses responsabilités en acceptant de lui succéder sur le trône d'Espagne en s'opposant vaillamment à Godoy ? Seule la main diabolique de l'empereur français a pu dévier le destin de celui qu'on commence alors à nommer « *el deseado* », le roi Bourbon tant désiré. Plus le roi espagnol est empêché d'assumer sa charge, plus son image est idéalisée. Si Ferdinand consentit à l'abdication en faveur de Joseph Bonaparte, explique Barquera, ce ne fut que sous la menace la plus atroce, une menace qui le visait lui en tant que Roi mais aussi sa famille et son peuple. Alors, si le peuple d'Espagne et les courageux opposants de Madrid, dont l'héroïsme fut célébré partout en Europe, surent résister au tyran français, qu'en est-il donc du non moins héroïque peuple de la « noblissime Amérique » ? Le peuple mexicain se devait impérativement de se montrer à la hauteur.

Barquera, dans son récit, s'adresse au peuple américain à la deuxième personne du singulier ; il tutoie donc un peuple qui lui est proche et qu'il considère comme son *alter ego*. C'est son interlocuteur direct : « Quels sont donc tes sentiments, très noble Amérique, face à des telles circonstances ? » interroge-t-il dans un élan

patriotique suivi d'une série de questions rhétoriques exaltant du même mouvement les Mexicains, la religion, la monarchie et le respect des institutions. D'une plume hyperbolique et ampoulée, l'auteur décrit le désespoir de ce peuple qui se voit injustement privé de son monarque pour lequel il éprouve les sentiments les plus élevés : « Ô Ferdinand, Ferdinand, combien de larmes nous as-tu coûtées ! Qui aurait pu voler [*sic*] à Bayonne pour acheter ta liberté avec notre propre sang ! ».

L'appel à l'intervention divine, toujours omniprésent pour les catholiques dans les moments les plus cruciaux, apparaît de la même manière sous la plume de Barquera ; les exclamations, les cris, les interrogations fusent et donnent à son discours une dimension qui peut sembler quasi fanatique. Ses recours multiples à l'image de la Vierge de Guadalupe visent à toucher toujours plus le peuple mexicain, galvanisé par sa rhétorique enflammée. La fidélité des Américains doit être célébrée de la manière la plus noble. Pour l'intellectuel mexicain, il faut être prêt à mourir pour défendre la juste cause. Une juste cause qui implique de garder les territoires d'Amérique hors les mains du tyran français pour enfin ne reconnaître qu'un seul roi : le roi Ferdinand de Bourbon. Soulignons que le terme d'« *indépendants* » n'est alors utilisé par Barquera qu'au regard de l'empereur français et non pas au regard de la monarchie hispanique, comme cela sera le cas quelques années plus tard.

Les Mexicains se présentent, en ce mois de juillet 1808, comme défenseurs de la religion catholique, défenseurs du roi et de la patrie. Et pour mieux soutenir ses idées, Barquera dépeint dans son écrit un peuple américain véritablement « désespéré » et consterné face au triste sort du roi Bourbon. Mais il dépeint également un peuple offensé qui ne baissera pas les bras face aux desseins injurieux de l'envahisseur français. Ce peuple mexicain se montre ainsi touché au plus profond de son être, atteint dans sa dignité par les abus commis par Bonaparte. Du coup, Barquera en appelle à l'union des « Européens » et des « Américains ». Cette idée d'union est particulièrement importante car ceci implique qu'à cette époque, en ce début du XIX^e siècle, le peuple mexicain pouvait croire encore à la protection de la monarchie hispanique pour ces territoires d'Amérique, une Espagne que Barquera évoque dans son discours comme « notre mère », lui donnant ainsi une place fondamentale et sans équivoque au centre de la société mexicaine¹⁹. Voilà pourquoi

19. Quelques années plus tard, lors des révoltes et surtout après l'indépendance, l'expression « notre mère » (ou « mère patrie ») sera rejetée dans les discours patriotiques américains.

il insiste sur la notion « d'union » pour mieux contrer le spectre de la division, l'ombre de la discorde, la crainte de la désunion qui ne pourrait qu'amener la rupture et, par conséquent, à la ruine des « Américains ».

L'historien Marco Antonio Landavazo²⁰, qui a étudié de manière précise cette époque, indique dans son texte consacré à l'image du roi Ferdinand qu'une sorte de « sacralisation » de la figure de ce monarque émerge durant ces deux années charnières de 1808-1810. Selon lui, le climat émotionnel de cette époque conduisait à interpréter les faits survenus en Espagne, soit d'un point de vue « *fidelista* » (c'est-à-dire de fidélité au roi), soit d'un point de vue « *providencialista* » (providentiel) considérant le roi comme un envoyé divin dont la responsabilité était celle de défendre et d'assurer l'unité de son peuple.

Mais la défense du roi Ferdinand VII et de la monarchie espagnole en Amérique, aussi sincère qu'elle put être dans ce genre de discours, n'était-elle pas aussi une sorte d'écran masquant l'opportunité que le peuple américain voyait dans cette crise sans précédent pour pouvoir réaliser enfin ce dont il rêvait, à savoir s'affranchir de la domination espagnole, sur le modèle de ce que les États-Unis du Nord avaient réalisé quelques années auparavant vis-à-vis de la monarchie anglaise ? Certains historiens insistent sur cette hypothèse selon laquelle le discours pro-Ferdinand et l'exaltation de sa personne n'aurait été qu'un « voile » public cachant mal leurs véritables desseins. Mais, d'après M. A. Landavazo, cette interprétation, bien qu'elle ne soit pas fausse, paraît néanmoins très réductrice. L'historien mexicain soutient plutôt que cette interprétation relève d'une historiographie libérale cherchant à laisser croire que loin d'être véritable, le parti pris pour la défense du roi Ferdinand n'était pas vraiment authentique mais plutôt la manifestation d'une façade obligée face aux circonstances.

De notre point de vue, nous ne croyons pas qu'il convienne de négliger la sincérité de certains propos en faveur de Ferdinand VII, ne serait-ce que parce que leurs auteurs craignaient fort que les troupes napoléoniennes n'arrivent jusqu'en Amérique. De là, notamment, la création du corps armé visant à garantir la sécurité dans la capitale de la vice-royauté. Corps armé qui prendra le nom symboliquement explicite de « Volontaires de Ferdinand VII ». Cette armée, malgré un fonctionnement quelquefois chaotique et

20. Marco Antonio Landavazo, « La sacralización del Rey... », art. cit., p. 69-70.

des interventions critiquables, resta fort active jusqu'à l'indépendance du Mexique²¹.

Dans le deuxième texte de Barquera, *Refutación de un español americano a los principales artículos de las proclamas de José Bonaparte*²² paru en 1810, l'intellectuel mexicain s'attaque directement cette fois au frère de Napoléon, qui était devenu, comme nous l'avons énoncé plus haut, roi d'Espagne.

Arrêtons-nous d'abord sur le titre de ce texte : l'expression « español americano », évoquée d'emblée, montre qu'entre 1808 (date de publication de ses *Réflexions*) et 1810 il y a une sorte de légitimation de ce terme qui, on peut le supposer, est devenu d'usage courant. Cette expression « Espagnol Américain » avait déjà été utilisée par le jésuite péruvien Juan Pablo Viscardo y Guzmán dans sa *Lettre aux Espagnols-Américains*, rédigée vers 1792, mais publiée en langue française en 1799 et traduite en espagnol en 1801 par une figure majeure de l'Indépendance latino-américaine, Francisco de Miranda. Cette lettre est une véritable harangue en faveur des droits de ceux qui sont nés en territoire américain : « le Nouveau monde est notre patrie et son histoire est la nôtre ». Le père Viscardo met en relief dans cette lettre les particularités du peuple américain, ses valeurs et ses droits, en même temps qu'il évoque de manière concrète les différences qui les séparent des Espagnols péninsulaires. Ce texte de Viscardo et la traduction qu'en a fait Miranda, est considéré comme le récit précurseur des idées indépendantistes latino-américaines.

Barquera non seulement reprend cette expression dans le titre de sa réfutation, mais engage aussi son texte en rappelant cette particularité « d'espagnol-américain » qui est la sienne et lui donne une légitimité supplémentaire pour s'adresser à l'usurpateur Joseph Bonaparte. Comme dans son premier récit, Barquera insiste sur l'appartenance du peuple américain au catholicisme pour mieux mettre l'accent sur l'importance de la religion catholique dans les terres de la vice-royauté. Alors que Joseph Bonaparte parle dans ses écrits adressés aux Mexicains de « fanatisme religieux qu'il souhaite détruire », Barquera rétorque que c'est grâce à cette religion, qui n'est pas un fanatisme, mais un « don », que les Mexicains ont pu déceler les véritables desseins cachés dans la proclamation de

21. Voir à ce propos l'étude précise de Jesús Ruiz de Gordejuela Urquijo, « Los voluntarios de Fernando VII de Ciudad de México. ¿Baluarte de la capital y confianza del reino? », *Revista de Indias*, 2014, vol. LXXIV, 262, p. 751-782.

22. J. W. Barquera, *Refutación...*, *op. cit.* Traduction note 1.

l'usurpateur. « Si ce fanatisme est une hydre (comme le roi Joseph l'affirme), ce n'est qu'une hydre pour les Bonaparte ».

Le style de Barquera est direct, l'écrivain s'adressant au roi Joseph à la deuxième personne du singulier. Le ton utilisé est violent, agressif et ardent. En fait, ce texte de Barquera est une réponse à la proclamation que le frère de Napoléon avait adressée aux Mexicains, peuple qui faisait bel et bien parti de ses sujets depuis qu'il était devenu roi d'Espagne, n'en déplaise aux Mexicains. Dans sa proclamation, Joseph Bonaparte se présente comme une figure providentielle, souhaitant la paix et l'abondance pour ses territoires et pour tous ses sujets ; il se présente comme le seul qui peut éviter l'esclavage et l'ignorance à ce peuple, jusque-là dominé, selon lui, par une Espagne obscurantiste qui l'aurait simplement maintenu dans l'illettrisme et l'inculture volontairement. Pour Barquera, l'écrivain et journaliste mexicain qui avait fait toutes ses études en Nouvelle-Espagne et dont la formation intellectuelle était extrêmement solide, ces mots dégradants de la part de Joseph Bonaparte devaient être réfutés avec la plus grande véhémence. Traitant alors dans son écrit le roi Joseph de « grandorient francmaçon » (*sic*), il démonte dans son pamphlet, une par une, les fausses idées avancées par le roi : « Je te ferai voir que les habitants de cette Amérique ne sont ni si ignorants, ni si brutaux que tu veux le croire, ni si faibles pour prêter oreille à tes promesses impures ou aux menaces dont tu te sers pour les insulter, alors que tu tentes de les séduire²³ ».

L'image que Barquera donne *in fine* du roi Joseph et de son frère l'empereur, est impitoyable et acérée. « Seulement chez les Bonaparte on trouve l'imposture, la tromperie, la perfidie, et tous les maux que les hommes peuvent réunir dans leur ensemble ». Cette perception péjorative des frères Bonaparte persistera longtemps dans la société mexicaine de ce début du XIX^e siècle.

En contrepartie, il est intéressant de noter que dans ce même texte, Barquera reconnaît aussi les erreurs de la monarchie des Bourbons d'Espagne ; mais plutôt que de s'attaquer aux monarques eux-mêmes, il s'attaque à Godoy, favori du roi et aussi de la reine. Comme si, de son point de vue, les fautes ne pouvaient guère être imputées qu'à celui qui n'a pas été appelé à gouverner par la volonté divine ni par la contrainte d'un héritage dynastique, mais par l'avidité du pouvoir et la ruse la plus vile. Voilà pourquoi l'intellectuel mexicain rappelle qu'après le soulèvement d'Aranjuez,

23. Traduit par nos soins.

c'est bien Ferdinand VII qui, avec sagesse et dignité, écarta du pouvoir le premier ministre Godoy, jusqu'alors particulièrement privilégié. Dans un élan patriotique, Barquera appelle enfin dans son discours à résister aux menaces des corrompus frères Bonaparte. La rébellion est alors justifiée, car, pour lui, seuls les ennemis de la liberté et de l'humanité peuvent être condamnés. Ceux qui vaillamment défendent leurs terres, leurs familles, leurs origines et leurs biens ne peuvent en aucun cas être considérés comme des rebelles, et ils ont donc toute légitimité pour s'opposer aux usurpateurs français. Après tout, la Vierge de Guadalupe, le symbole de la nation mexicaine, est bien du côté des rebelles, énonce Barquera. Et ce sera cette Vierge, dit-il, qui « présidera nos phalanges », anticipant ainsi, en une parole prémonitoire, le cri qu'Hidalgo délivrera lors de l'insurrection en faveur de l'indépendance.

En analysant ces deux textes de Juan Wenceslao Barquera, on perçoit le poids que peuvent prendre les discours et les paroles des intellectuels face au pouvoir. Ces écrivains n'hésitent pas à s'engager dans l'histoire de leur temps non seulement pour la commenter ou l'analyser, mais aussi pour la forger de leur voix devenue d'autant plus précieuse qu'en des temps indécis elle forme, pour une large part, l'opinion qui apparaît alors pour ce qu'elle est : une force sociale décidant de l'avenir des peuples. Laissons alors à Michel Vovelle les mots de la fin : « La littérature, support électroscopique, frémit et enregistre aussi plus vite les frissons de la sensibilité collective²⁴ ». Comprendre les mentalités c'est aussi savoir dire ces mouvements sensibles, ces bouleversements de la société que Juan Wenceslao Barquera sut si bien évoquer dans ses écrits.

Normandie Université, UNICAEN, ERLIS

24. Michel Vovelle, *Idéologies et mentalités*, Paris, Gallimard, « Folio Histoire », 1982, p. 57.